

political arena by reinterpreting the early Republican years with a view to underlining the use of religious symbolism.

“Nostalgia for the Modern” is an important contribution to the historical and comparative analysis of modernization projects. The Turkish case is of particular interest as it entails a state-driven secularization policy in an Islamic society the results of which still mark contemporary politics. Özyürek also shows how the culture of Kemalism has changed in recent decades due to democratization, the threat of alternative ideologies, and neoliberalism. She argues that it is the memory of the early Republic, consumed in the form of nostalgia, that plays an important role in shaping the culture of Kemalism in the present. According to Özyürek, there is a convergence between the privatization of politics and neoliberalism resulting in the commoditization and personalization of the cult of Atatürk, which contrasts with the distancing, official culture of Kemalism of the past. Özyürek also shows how the entry of Islamist parties into politics has resulted in a competition between secularists and Islamists in their respective claims to the legacy of the Turkish revolution.

“Nostalgia for the Modern” raises a number of important questions which are not, however, necessarily answered in this book. These questions include the extent and meaning of the internalization of Kemalist culture by individuals and groups in Turkish society constituting a new civil movement, what the social basis of Kemalism consists of, and what contemporary Kemalist culture actually entails. The major shortcoming of the book is the general level of discussion and the lack of ethnographic detail at the micro level which would enhance our understanding of the effects of the Turkish modernization project at the subjective and communal level. Despite the use of participant observation and oral history, and her professed interest in the private and emotive spheres, Özyürek does not bring us any closer to an understanding of Kemalist subjectivity. The elderly Kemalist women she describes come across as no more than types, and she chooses to go no further in her analysis than the public performances of her interlocutors. There is little discussion of the younger generation of Kemalists at the individual level beyond superficial anecdotes. Özyürek suggests that public intellectuals respond to critiques of Kemalism as a top-down project enforced upon Turkish society by narrating and exhibiting the history of the modernization project as embraced by society. But her anecdotes involving ordinary individuals go no further than implying that it is the original, elitist understanding of Kemalism as a means of transforming an underdeveloped society from above that latter-day Kemalists share. An important issue here is the extent to which contemporary Kemalism may be viewed as a civic movement as distinct from the early Republican period, or whether it is more useful to speak of continuity in terms of an anti-democratic and elitist approach to society. Discussing in greater detail the social basis of Kemalism in the present would help clarify this issue.

A related problem is the fact that the term Kemalism is used to refer variously to the state, a political party, a civic movement, or a social stratum. In addition, given the multiethnic, multireligious, and multilingual heritage of the Ottoman Empire, the discussion of secularism and Islamism without reference to ethnicity and nationalism oversimplifies the representation of Turkish politics and society. Similarly, the reference to Kurdish nationalism as a threat to Kemalism of the same order as Islamism is misleading, as Kemalism and Islamism share a commitment to Turkish nationalism as against Kurdish (and other) nationalisms. In setting the stage for her discussion of the culture of Kemalism, it would have been useful for Özyürek to refer to the ethnic-religious heritage of Turkish society and the important contemporary issue of Turkish (and alternative) nationalisms. While focusing on the early decades of the Republic and the post-1980 period, the book makes practically no reference to the 1950–1980 period, which was of great importance to the democratization of Turkish society, the opening up of the public sphere, and the strengthening of alternate ideologies including Islamism. Another issue concerns the convergence between Kemalism and neoliberalism: it is the case that many contemporary Kemalists oppose neoliberalization policies, some even expressing opposition to Turkey’s close relationship with the European Union.

“Nostalgia for the Modern” is a well-organized, well-argued, and well-written study which will be of great use to readers interested in the comparative study of modernisms, political anthropology, memory studies, and the anthropology of Europe, and is particularly suited for undergraduate teaching. Leyla Neyzi

Quinn, Frederick: *In Search of Salt. Changes in Beti (Cameroon) Society, 1880–1960.* New York: Berghahn Books, 2006. 175 pp. ISBN 978-1-84545-006-9. Price: \$ 70.00

Domage que ce petit livre “à la recherche du sel”, pratique et bien présenté, d’un ancien attaché culturel de l’ambassade U.S. à Yaoundé, n’ait pas paru voici 20 ans ; il forme en effet un excellent compendium à partir de bonnes enquêtes menées sur place voici 40 ans, et des archives du Cameroun. Son défaut majeur est de ne guère tenir compte des livres et travaux publiés depuis 1984, même si certains de ces ouvrages sont mentionnés dans la bibliographie. Le rédacteur de ces lignes a commencé ses recherches en même temps que son ami Quinn, mais il les a continuées depuis . . .

Le titre laisse songeur : les Beti fabriquaient leur propre sel (chlorure de potassium) à partir de plantes. Dans leurs migrations continues, même si l’attrait du ‘sel des blancs’ (ClNa) jouait un rôle, celui des étoffes et des armes à feu paraît plus décisif, ainsi que la nécessité pour eux de quitter périodiquement leur environnement surexploité : ils “mangeaient la forêt”.

L’introduction présente les vieux témoins classiques en 1966–69, qu’on revoit avec plaisir dans un bref cahier photographique. L’auteur retrace avec humour et

honnêteté les déboires du débutant en Afrique, ainsi que les dettes intellectuelles dues aux autres chercheurs. Il entérine cependant une généalogie qui créerait une unité et fraternité politique à partir d'un ancêtre certainement mythique nommé Beti, dont j'ai discuté longuement le nom ailleurs (bien qu'il me cite n. 29 p. 29, sans un mot de critique : cf. Laburthe-Tolra, *Les Seigneurs de la Forêt*. Paris 1981 : 47–53). Ce mot ignoré des vieilles généalogies (v. g. von Stein 1899) n'apparaît que chez Nekes (Lehrbuch der Jaundesprache. Berlin 1911), comme pluriel de *nti*, renvoyant en général non à une quelconque parenté, mais au concept d'"homme respectable, monsieur, seigneur . . ."

Le volume s'ordonne ensuite en sept chapitres courts et clairs suivant l'ordre logique et chronologique : 1. La société beti traditionnelle, 2. Organisation sociale et rituel *Sso*, 3. L'époque du Major Dominik : Beti et Allemands 1887–1916, 4. La présence allemande : commerçants et missionnaires, 5. Les Beti et les Français, 6. Périodes de développement : le chemin de fer, la production du cacao, l'église catholique, 7. Les Beti de la Seconde Guerre mondiale à l'Indépendance. Conclusion. Suivent en Appendices : A) Un échantillon de littérature traditionnelle ; B) Un texte en français de l'abbé Tsala sur la société traditionnelle ; C) La traduction anglaise du texte précédent. En Annexes : 5 pages avec reproductions et commentaires sur les pions sculptés du jeu Abbia ; une bibliographie très complète ; un index des noms propres et principaux sujets traités. Ces annexes et appendices sont particulièrement bienvenus.

Le premier chapitre parle de la langue *ati* sans connaître les travaux sur la langue du linguiste camerounais Essono, internationalement réputé. L'ensemble des données est emprunté à l'abbé Tsala, et à d'autres informateurs chrétiens, qui tenaient à établir une vision préchrétienne édifiante de l'ancienne société. Ce qui y est opposé (mœurs sexuelles, sorcellerie, sacrifices de veuves et d'esclaves, etc.) est occulté, à part la polygamie à cause de sa vivacité. Comme l'avait fait Morgen en 1890, le mot "Hausa" est employé pour désigner en fait surtout les Peul (ignorés, sauf dans une citation de J. Guyer) auxquels le hausa servait de langue véhiculaire. La note 10 ne renvoie à aucune référence pertinente. Les Basa sont confondus avec les Bakoko ou Elog Mpoo (17), ce qui ne fera plaisir ni aux uns, ni aux autres. Sont excellentes les descriptions de la société segmentaire, du lignage, des pouvoirs du chef, de l'unité résidentielle, de la différenciation des rôles, des normes sociales, – même si les esclaves (19) paraissent confondus avec les "clients" (*mintobo*). Le rôle des femmes comme "capital économique" échappe, et l'indifférence des "nobles" à l'activité commerciale, n. 41 p. 29, est forcée (elle a enrichi tous les grands chefs cités par Atangana dans les "Jaunde-Texte"). La description de la religion en fait une "pierre d'attente" du catholicisme, sans tenir compte de l'analyse des rituels *melan* et *ngi* telle qu'elle était faite dès l'époque allemande par les missionnaires et par l'ethnologue Tessmann (1913) pour qui le rituel *Sso* était un culte du Mal.

On peut regretter que la description de ce dernier rituel ait été très schématisée et reléguée comme trait certes fondamental de l'organisation sociale, mais méconnu dans son originalité polysémique et sa récurrence au chapitre 2. L'expression *ewondo* de la p. 40 signifie "le *Sso* est mort *comme il faut*" et non simplement "le *Sso* est mort". Ce chapitre décrit bien en revanche le rôle des conseils, des alliances, des guerres, du "potlatch" (*bilabi*).

Le chapitre 3 rend justice à la personnalité du major Dominik qui incarne l'ambiguïté coloniale. Quoique raide comme la justice, on ne peut pas comprendre l'attachement déclaré des Beti, qui donnaient son nom à leurs enfants, sans noter que les abus cruels (pendaisons etc., p. 51) furent commis en son absence et par ses remplaçants ou sous-ordres. – P. 48, on s'étonne d'un flou historique, alors que les écrits allemands sont si précis sur l'achat comme mercenaires à Béhanzin des prisonniers prêts à être sacrifiés dans les Grandes Coutumes et sur leur nombre auprès de Zenker (une quarantaine), sur le sous-officier Zimmermann qui les commandait en 1896, etc. Bonne synthèse de politologue sur l'administration allemande, l'instauration des maires, les problèmes de perception d'impôt et de justice, la promotion d'Atangana comme chef supérieur en 1914.

En complément à l'action politique, le chapitre 4 attribue l'énorme changement durant cette période à l'instauration du commerce et à l'efficacité de la mission catholique allemande. L'imposition du système monétaire, la réglementation du portage, la disparition de l'ivoire, la création de plantations, le chantier du chemin de fer, l'arrivée des missionnaires, prêtres, religieuses et frères, la diffusion des écoles sont bien résumés (72). Il eut fallu peut-être souligner que ceux qui croient changer changent moins qu'ils ne le croient . . .

Le chapitre 5 fourmille d'erreurs de détail (76 sq.) dus au fait que l'auteur se fie aux témoignages inexacts de Max Abé Fouda et ignore les archives coloniales françaises aussi bien qu'écrits allemands ou journaux espagnols de l'époque. Pour commencer, il ne sait pas que le lieu d'accueil des exilés civils camerounais est sur l'île de Bioko (ex-Fernando Po) et non sur le continent. Il est faux que les Allemands aient offert aux chef Beti un voyage en Espagne en 1918 : c'est bien après leur défaite, en 1919, qu'Atangana s'embarqua à ses frais, en cabine de luxe, avec ses compagnons, sur le paquebot "San Carlos" (malgré l'interdiction française, mais en même temps que le consul de France à Santa Isabel, Lamouroux) pour débarquer le 22 septembre 1919 à Cadix, dont il fait le tour en calèche comme "roi des Pahouins", fêté il est vrai par le consul d'Allemagne et par les missionnaires Pallottins allemands sur le point de rentrer chez eux. Le 3 octobre, les Beti prennent l'express de Madrid, où ils logent d'abord à l'hôtel Iberia, puis à la Pension La Granja, puis, ruinés, en meublé, jusqu'à leur retour à Fernando Po début juillet 1920, sur le paquebot "Ciudad de Cadiz". Leur séjour a donc duré moins d'un an, et non deux comme il est

écrit ici (cf. Laburthe-Tolra, *Vers la Lumière ? ou le Désir d'Ariel*. Paris 1999 : 258–277, “Les tribulations d’un roi très catholique”), même si Max Abé seul a eu la permission de se rendre en France. Tous retrouvent Douala le 28 novembre 1920, où ils sont envoyés en résidence surveillée à Dschang. La fin du chapitre sur l’administration française est excellente, avec ce trait que les “commandants” jugent les chefs sous deux rapports : leur “sincérité”, c’est-à-dire leur loyalisme vis-à-vis de la France, et leur “énergie”, c’est-à-dire leur efficacité à faire rentrer l’impôt. Le déclin du rôle d’Atangana est bien noté, mais il est inexact qu’il n’ait jamais parlé d’indépendance (tout en la jugeant prématurée, il y a songé quand les Douala l’ont réclamée en 1931) et l’exutoire de l’appel au mandat peut être l’un des éléments qui expliquent alors l’absence de syncrétisme religieux au Cameroun.

Le chapitre 7 remplit bien son programme, notant entre les deux guerres le haut coût humain de l’achèvement du chemin de fer, les abus des chefs imposant le travail forcé, et en revanche le succès économique du cacao, ainsi que les progrès du catholicisme, avec le rôle de l’évêque Vogt et l’accès au sacerdoce de prêtres camerounais (mais les racines de ce succès sont dues aux missionnaires Pallottins allemands, le catéchiste Ayissi, par exemple [94] ayant beaucoup œuvré avec le P. Nekes).

Le chapitre 7, portant sur une période récente, est excellent sur l’essor du cacao, des écoles, du “secteur tertiaire” pour l’emploi des Beti, pour l’ordination d’évêques, l’échec de l’UPC et celui du Premier Ministre beti Mbida, très justement évalués me semble-t-il. Hélas, ce chapitre est un peu gâté par l’orthographe, depuis le mot “évoluées” toujours écrit avec un e féminin inexplicable, jusqu’aux noms propres massacrés depuis le début (par ex. p. 11, Njikan pour Njikam, Brunchweg pour Brunschwig). Vers la fin, l’auteur est brouillé avec le titre de maréchal de France (sans équivalent aux U.S.A. ?) : ainsi (78) le maréchal Galliéni est bloqué au grade de colonel qu’il avait en 1899 quand il écrit “La Pacification de Madagascar” et (101) le maréchal Philippe Pétain devient le général Henri Pétain. Le célèbre député Aujoulat devient définitivement Aujoulet ! (111). Ce sont des brouilles, certes . . .

Suit une brève conclusion pleine de bon sens sur le caractère inéluctable de la mondialisation, mais aussi sur les handicaps qui gênent les Beti dans leur adaptation au monde moderne. Notre propre conclusion est que ce livre sera très éclairant et instructif pour des Américains, mais risque de laisser des ethnohistoriens camerounais ou français, hélas ! quelque peu sur leur faim.

Philippe Laburthe-Tolra

Rasmussen, Susan J.: *Those Who Touch. Tuareg Medicine Women in Anthropological Perspective*. DeKalb: Northern Illinois University Press, 2006. 234 pp. ISBN 978-0-87580-610-5. Price: \$ 26.00

Seit mehr als 20 Jahren erforscht die Ethnologin Susan Rasmussen die seminomadische traditionelle Stam-

meskultur der Tuareg in Niger und Mali. Mit dem vorliegenden Band liefert sie eine umfassende Darstellung der faszinierenden Lebens- und Gedankenwelt der heilkundigen Frauen dieser berühmten, oftmals stark romantisierten Bewohner der Wüste. Rasmussen will die Heilkunst und die damit verbundenen Konzepte und Ideen bezüglich Krankheit und Gesundheit der Tuareg-Frauen auf der Basis deren eigenständiger Weltsicht präsentieren, als die Betrachtung universaler Themen von Natur und Kultur aus der Sicht der Heilerinnen (5) im ethnografischen Kontext.

In ihrer Arbeit ist der Autorin sehr daran gelegen, die in der Wissenschaft und Biomedizin nach wie vor üblichen Klassifikationen und Kategorisierungen zu überwinden, insbesondere die Dichotomie von Körper und Geist und andere Unterteilungen, die in der Medizin- und Religionsethnologie und in der feministischen Ethnologie immer noch häufig anzutreffen sind; sehr oft werden die dominierenden männlichen Vertreter der Heilkunst den sozial ausgegrenzten, marginalisierten Heilerinnen entgegengestellt. Die Heilerinnen der Tuareg gehören jedoch in den meisten Fällen der traditionellen Adelsschicht an, sind hoch geachtet und spielen eine bedeutende Rolle in der Gemeinschaft. “Folglich widerlegen die Tuareg-Heilerinnen viele ethnografische und theoretische Generalisierungen über Geschlecht und Heilen, und sie eröffnen neue Perspektiven in der Religionsethnologie” (6). Anstatt binärer Oppositionen wählt Rasmussen daher eine eher “holistische” Herangehensweise und ist bemüht, komplexe, nuancierte Beziehungsgewebe zu enthüllen, denn ihrer Ansicht nach sind Unterschiede zwischen kulturellen Systemen nicht hierarchisch oder schließen sich gegenseitig aus, sondern können durchaus komplementär sein (Preface, p. x).

Der Band gliedert sich in drei Teile mit insgesamt 10 Kapiteln. Auf die reichhaltige Datensammlung ihrer langjährigen Forschungsarbeit zurückgreifend, lässt Rasmussen die meisten Kapitel mit biografischen Berichten, Erzählungen und Kommentaren von etwa 20 Heilerinnen unterschiedlichen Alters beginnen; hinzu kommen zahlreiche Fallbeschreibungen zu diversen Erkrankungen und deren Behandlung, Aussagen von Patienten und Rasmussens eigene Beobachtungen von Szenen und Ereignissen. Dieses Material analysiert und diskutiert die Autorin mit beeindruckender Sachkenntnis.

Im 1. Kapitel legt Rasmussen zunächst ihren theoretischen Standpunkt klar und erörtert eingehend die Problematik von Klassifikationen und die Frage nach Gleichheit und Differenz in der Ethnologie und anderen Sozialwissenschaften anhand der entsprechenden Literatur. Anschließend führt sie die grundlegenden Konzepte von Krankheit und Gesundheit und die verschiedenen Behandlungsmethoden der Tuareg-Heilerinnen ein. Von eminenter Bedeutung ist hier die auch in anderen Kulturen häufige Heiß-Kalt-Dichotomie; ein Ungleichgewicht zwischen diesen Zuständen kann die verschiedensten Krankheitssymptome hervorrufen, in Abhängigkeit von anderen Faktoren – Geschlecht, Alter oder Persönlich-